

Introduction

Ce livre veut pallier un manque dans la littérature francophone sur les usages des substances psychotropes d'origine naturelle à travers le monde. Bien qu'inévitablement incomplet, il réunit pour la première fois plusieurs recherches et réflexions sur ce sujet. Le projet de réaliser cet ouvrage est né de la rencontre entre deux ethnologues qui ont étudié, chacun dans des contextes culturels et sociaux différents, les explorations menées par des personnes, à titre communautaire ou plus individuel, par le biais de substances psychoactives. Sébastien Baud a effectué des recherches pendant plusieurs années sur les guérisseurs et shamans¹ des Andes et de l'Amazonie péruviennes, tandis que Christian Ghasarian a étudié les réappropriations *New Age* néoshamaniques aux États-Unis et en Europe, et notamment leurs développements impliquant l'usage de plantes psychotropes dans ce dernier continent. Deux perspectives croisées mais avec la même intention : prendre les investissements humains au sérieux.

Les contributions proposées ici entrent chacune à des degrés divers dans cette logique en revenant sur trois dimensions en jeu dans l'usage des substances psychotropes d'origine naturelle : l'initiation, la thérapie et la quête de soi². Ces dimensions ne sont pas systématiquement conjuguées dans tous les contextes sociaux. La dimension initiatique se rapporte principalement aux sociétés qualifiées de « traditionnelles » par les ethnologues, sociétés à shamans le plus souvent, tandis que la quête de soi est surtout en jeu dans les approches occidentales. Seule la démarche thérapeutique semble transversale aux divers usages des substances psychotropes. Anthropologues pour la majorité, les auteurs sollicités ont tous fait des recherches auprès de populations faisant usage de substances psychotropes, « là-bas » ou « ici ». Originaires de différents pays (Brésil, Mexique, Israël, États-Unis, Suisse, France), ils traitent à leur façon de différents aspects (initiaticques, sociaux, culturels, économiques, politiques, identitaires, psychiques et thérapeutiques) autour de ces pratiques.

Pour évoquer ces questions, nous avons organisé le livre dans une logique allant du lointain au proche (avec des inévitables allers-retours dans chacun des articles), du continent américain à l'Europe, en passant par l'Afrique et par des analyses du vécu des personnes impliquées.

Dans le premier article introductif à l'ouvrage, Sébastien Baud et Christian Ghasarian s'efforcent de dresser un tableau neutre et exhaustif des réflexions menées jusqu'à présent sur les compréhensions et usages des substances psychotropes. Ils reviennent sur la lancinante question de la recherche des états de conscience modifiés dans le temps et l'espace, avant d'explorer la littérature anthropologique et non anthropologique sur le sujet. Leur texte interroge les concepts employés pour définir les plantes et les états atteints, les savoirs et usages en jeu dans la prise de ces substances, notamment dans les sociétés shamaniques, le contexte idéologique des réappropriations contemporaines de ces substances pour des expériences psychique et physique nouvelles, les législations prohibitives de ces usages, et finalement, la question des possibilités thérapeutiques et des aspirations spirituelles sous-jacentes à ces investissements humains ; un petit tour d'horizon d'un sujet aussi vaste que controversé pour tirer le meilleur profit des contributions de cet ouvrage.

Les six articles suivants envisagent l'usage des psychotropes dans le continent américain. Dans le deuxième article, Éric Navet traite des usages culturels avérés de l'amanite tue-mouches, connue sous le nom de « champignon magique », chez les populations amérindiennes subarctiques et en Sibérie. À propos des premières qu'il a étudiées, il note une ambivalence des populations vis-à-vis du champignon qu'elles envisagent comme la meilleure et la pire des choses. Cette attitude se rapporte pour lui à des interrogations universelles sur la vie et la mort et les angoisses qu'elles suscitent.

Un champignon psychotrope est plus particulièrement consommé au Mexique et en Amérique centrale : le psilocybe. Dans le troisième article, Bernard Weniger revient sur les principes actifs de ses alcaloïdes, la psilocine et la psilocybine. Il rappelle les effets somatiques, sensoriels et émotionnels qu'ils produisent, avec notamment la transformation dans la perception des couleurs et de l'espace-temps. Il constate également que les recherches scientifiques menées en pharmacologie et en neurobiologie soulèvent des interrogations positives sur le potentiel thérapeutique de ces substances face à des désordres psychologiques ou des addictions.

Marie-Laure Schick traite dans le quatrième article de l'usage du tabac dans le shamanisme amazonien contemporain. À travers l'itinéraire, l'expérience initiatique et la pratique d'un shaman yagua qui entretient des rela-

tions accrues avec la société régionale et ses modèles, elle remarque le caractère ouvert et non dogmatique de ce qu'elle appelle le « système shamanique ». Ce faisant, elle montre combien le pragmatisme et la fluidité qui imprègnent les discours et pratiques des shamans indigènes leur permettent d'associer sans contradiction pénible le nouveau et l'ancien.

Dans la même logique consistant à rendre compte d'un itinéraire shamanique, Sébastien Baud décrit dans le cinquième article l'usage contemporain de la coca par un shaman andin. Il revient sur les conditions de son initiation et la façon dont ce dernier utilise les feuilles comme offrande et comme inducteur du rêve afin de le familiariser avec une autre réalité. Au-delà de la feuille matérielle et de sa chimie, c'est l'esprit de la plante qui importe et avec qui une communication s'établit. Du coup, elle n'a plus besoin d'être mâchée pour engendrer le passage à un autre état de conscience. La manipuler suffit.

Écrit par deux chercheuses brésiliennes, Edilene Coffaci de Lima et Beatriz Caiuby Labate, le sixième article sur les substances psychotropes aux Amériques porte exceptionnellement sur une substance naturelle non végétale mais fort digne d'intérêt : le *kampo*. Cette sécrétion de grenouille, traditionnellement utilisée comme fortifiant ou stimulant pour la chasse par les Katukina d'Amazonie, fait l'objet d'un nouvel usage dans les grands centres urbains du Brésil. Cela implique de nouveaux rôles publics pour certains représentants de cette communauté porteurs de discours appropriés sur la substance redéfinie comme « remède indigène » pour de nouveaux interlocuteurs.

Dans le septième article, Ilario Rossi identifie l'absorption d'un psychotrope à une quête du dépassement des limites prosaïques de l'existence. Une transition qui constitue un espace sémantique susceptible d'informer sur des logiques culturelles. Appliquée aux Huichol (Mexique), sa démarche réflexive et compréhensive inscrit l'usage du *peyotl* dans l'expression d'une vision du monde articulée autour d'une conception du corps reposant sur l'unité de la personne et l'indissociabilité entre individu et communauté. En plaidant ainsi par l'exemple pour une prise en compte du pragmatisme et de l'empirisme autochtone, l'auteur démontre en quoi et comment la rencontre avec l'altérité questionne les modalités qui permettent de construire la pensée anthropologique.

Les deux articles suivants reviennent sur l'impact expérientiel de la prise de substances psychotropes. Ils développent une perspective psychologique qui nous a semblé intéressant d'intégrer dans cet ouvrage. Dans le huitième article, à travers une analyse multidimensionnelle (combinant la philosophie, les sciences cognitives, la littérature psychédélique

et anthropologique), Juan González s'interroge sur la validité du concept « hallucinogène » qu'il met en perspective avec celui de « lucidogène ». Il constate que les récits personnels sur le vécu, que cela soit dans un contexte récréationnel, expérimental ou cérémoniel, se réfèrent à l'idée d'une conscience accrue et au sentiment d'un renforcement des pouvoirs cognitifs qui problématise la notion analytique d'hallucination.

Benny Shanon s'engage quant à lui plus précisément dans l'étude de la conscience en état altéré dans le neuvième article. Par le biais d'une approche phénoménologique appliquée à l'usage de l'*ayahuasca*, il analyse les caractéristiques de base de la conscience humaine qui y sont liées. Selon lui, le système de valeurs cognitif constitué par la conscience, généralement considéré comme stable, peut être modifié. En accord avec William James et Aldous Huxley, il considère que c'est précisément en explorant les états de conscience non ordinaires que l'on peut tenter une théorie générale de la conscience.

Les cinq articles suivants analysent divers aspects en jeu dans les réappropriations occidentales de substances non européennes. Le dixième article, celui de Jacques Mabit, médecin occidental, cofondateur du centre Takiwasi et formé aux pratiques des guérisseurs métis de l'Amazonie péruvienne depuis plus de vingt ans, présente une réappropriation d'usages traditionnels des psychotropes dans un contexte moderne, celui de la désintoxication. Il montre que les processus thérapeutiques développés dans son centre correspondent à ceux qui sont observés lors de sessions néoshamaniques. Parmi les plus importants : la capacité pour le sujet à visualiser, lors du traitement, sa situation et son processus de guérison, comme si le patient était le protagoniste de sa propre thérapie, ainsi que l'émergence fréquente d'une révélation spirituelle chez le patient qui ne l'attendait pas particulièrement. Son texte porte aussi un regard critique sur le phénomène culturel associé à la prise de substances accoutumantes et néfastes pour l'organisme dans ce qu'il appelle la « quête sauvage ».

Dans le onzième article, Christian Ghasarian revient sur les raisons de l'intérêt occidental pour les pratiques shamaniques. Sur la base d'une ethnographie multisite de cérémonies à base de *san pedro* en Europe, il pointe la dimension spirituelle comme étant, loin de toute idée de prendre une drogue, la motivation première de l'investissement dans les activités néoshamaniques. Il expose ensuite les modalités de ces réappropriations en abordant également l'impact cognitif des expériences consécutives à l'absorption du cactus sur les définitions de la réalité.

Avec le cas de l'*iboga*, ce sont aussi les réinterprétations occidentales d'une substance psychotrope, mais cette fois africaine, qu'analyse Julien

Bonhomme dans le douzième article. Mettant les usages européens et américains contemporains en perspective avec les usages traditionnels de la racine dans le rite initiatique du *Bwiti* au Gabon, il montre l'existence d'un vaste réseau transnational autour de cette racine impliquant une circulation non seulement de la substance mais aussi d'acteurs et de conceptions.

Dans le treizième article, François Kaech présente les discours et pratiques autour d'une autre substance réappropriée par des Occidentaux : le *peyotl*. À travers l'observation participante d'une cérémonie tenue en Suisse, il relève les enjeux spirituels et thérapeutiques des personnes absorbant le cactus. Les dimensions d'expérimentation, d'apprentissage et de transformation qui reviennent dans les récits s'efforçant de donner du sens à l'expérience témoignent d'un désir de développement personnel, pouvant conduire à l'adoption de nouvelles réorientations existentielles et professionnelles.

Les réappropriations occidentales de savoirs autres peuvent aussi se faire directement chez ces autres, notamment en Amazonie. Dans le quatorzième article, Rama Leclerc décrit comment le *curanderismo* shipibo adapte son discours au besoin d'exotisme, à la recherche de nouvelles formes de connexion à soi et à l'environnement d'un nombre croissant d'Occidentaux. Elle montre comment des cosmologies hétérogènes (indigène et allogène) sont ainsi rendues compatibles à travers une réappropriation réciproque du discours de l'autre sur la nature, la maladie et le cosmos.

Dans le quinzième article, Marlene Dobkin de Rios revient sur les voyages de plus en plus fréquemment organisés par des pseudo-guérisseurs en Amazonie, au cours desquels les participants prennent part à des sessions de groupe basées sur la prise de l'*ayahuasca*. Elle rappelle que les anthropologues ont joué un rôle majeur dans le développement de ces pratiques en étudiant et analysant les rituels psychédélics traditionnels dans leurs écrits et communications orales. Sa réflexion veut montrer que ce « tourisme de la drogue » est non seulement nocif pour les participants d'un point de vue éthique, mais qu'il altère et détruit également les pratiques thérapeutiques traditionnelles en milieu urbain et rural.

Le seizième article clôt cet ouvrage avec l'analyse des péripéties juridiques d'une substance européenne : l'absinthe. Longtemps défini comme toxique, dangereux et source de folie, cet élixir étroitement lié à l'automédication fut interdit au XX^e siècle en France (en 1915). Après avoir expliqué les conditions de cette diabolisation ou (au moins) suspicion, encore présente dans les esprits, Arnaud Van de Castele décrit les divers rituels du boire, passablement déterminé par l'interdiction de la substance.

Au final, cet ouvrage ne propose pas de théories particulières sur les

substances psychotropes d'origine naturelle mais rassemble des recherches et réflexions diverses sur ce sujet sensible. Cette diversité de perspectives est nécessaire pour offrir aux lecteurs les moyens de se faire une idée d'un phénomène complexe mettant en jeu des dimensions aussi diverses que la cosmologie, la nature, l'organisation sociale, la conscience, le corps, l'économie, le pouvoir, etc. Ce livre aura réalisé ses objectifs s'il contribue d'une façon ou d'une autre à la compréhension de ces usages à travers le monde.

Sébastien Baud & Christian Ghasarian

NOTES

1. Les graphies pour ce concept sont multiples dans la langue française. On trouve les termes shaman(e) et chaman(e)

(cf. <http://www.cnrtl.fr/definition/chaman/substantif>).

Il en va de même pour chamanisme et shamanisme. Nous avons donc laissé à chaque auteur le choix de sa graphie.

2. Une quatrième dimension fait défaut à cet inventaire, peut-être en raison de sa faible visibilité aujourd'hui. C'est celle qui fait du psychotrope un objet social, lié à la fois à la fête et à l'échange rituel entre les êtres humains et les esprits (en préalable à la chasse ou lors du deuil par exemple), renvoyant au concept d'« énergie circulante » (Chaumeil, 1985 : 153), une énergie en constante circulation et en quantité finie, présente et distribuée inégalement entre les êtres. Cet aspect n'est pas étranger à la pensée shamanique qui s'inscrit dans une relation générale d'interdépendance entre êtres humains et entre ceux-ci et leur environnement visible et invisible.